

quiert sa vision," lorsque nous passons en revue les sommets du monde moral, sur les plus hautes cimes nous apparaît l'angélique figure des douces religieuses qui immolent au service du Christ et de leurs semblables tous les désirs, toutes les légitimes aspirations de leur cœur et de leur intelligence. Devant elle s'incline jusqu'à la passion antireligieuse.

Elles sont admirables partout, les humbles servantes du Christ, mais nulle part elles ne nous paraissent mériter plus le respect et, tranchons le mot, la vénération des hommes que dans les asiles où elles se confinent volontairement afin de soigner les lépreux. C'est à la mort qu'elles marchent alors, à la mort horrible dont l'effrayant spectacle fait frissonner tout être humain. Ecoutez plutôt ces paroles de M. de Kerval :

Là-bas, dans l'Extrême-Orient, aux Indes, en Birmanie, au Japon, il est des malheureux qu'une incroyable maladie, de nos jours comme au moyen âge, met au ban de la société, des " parias " d'un nouveau genre dont les plus intrépides s'éloignent avec épouvante. Ce sont les lépreux.

Approchez, du moins par la pensée, des huttes, des villages qui leur servent de refuges. Ils sont là des centaines : hommes, femmes, enfants, vieillards. La pourriture a élu domicile dans chacun d'eux, creusant leur chair de trous atroces et immondes, rongant jusqu'à complète disparition tous leurs membres les uns après les autres.

Ils naissent là, faisant souche d'autres lépreux, et meurent ainsi dans la souffrance perpétuelle, dans l'abjection et l'horreur. Nul ne les approche ; à des lieues de distance le passant s'écarte de leur grouillement.

Toutes ces horreurs n'ont pu faire reculer nos religieuses chrétiennes, dignes émules de leurs frères de Molokai, de la Colombie et d'ailleurs. Tout dernièrement encore, les journaux français nous annonçaient le départ pour Rangoon (Birmanie) et Nakomaru (diocèse de Nagasaki, Japon) d'un essaim de Franciscaines missionnaires de Marie.

Ce qui les attend là, dit encore M. de Kerval, dans ces foyers de pestilence, sur cette terre de mort où le fléau de la lèpre semble plus implacable qu'ailleurs, c'est le martyre de toutes les heures ; c'est l'agonie immédiatement commencée et affreusement lente ; c'est, sans doute, une mort relativement prochaine. Car, dans un an, six mois peut-être, celles qui arrivent aujourd'hui pleines de santé, de force et de jeunesse, pour apporter un rayon de soleil et de joie dans l'âme des désespérés, seront probablement, elles aussi, lépreuses. La contagion, en effet, ne pardonne guère.... D'autres les remplaceront.

Allons ! messieurs les adeptes de la morale indépendante, vous qui ne trouvez pas assez modernes, assez fin de siècle les